

cette résignation ou plutôt cette joie au milieu des plus vives souffrances. Bientôt, les rapides progrès de la maladie ne laissèrent plus aucun espoir. Mais, pendant que tout le monde le croyait perdu, le Bienheureux paraissait assuré de sa guérison. Il annonça même à M. Blain son prompt rétablissement. En effet, au moment où on crut tout fini, la maladie disparut. Les forces revinrent avec une telle rapidité que, peu de jours après, le Bienheureux fut en état de reprendre ses études interrompues.

CHAPITRE IV

SAINT-SULPICE — ESCLAVAGE DE JÉSUS EN MARIE NOVICIAT DES ÉPREUVES

De grand cœur, ô Mère affligée,
Je prendrai part à vos douleurs,
Pourvu que, parmi vos douceurs,
Ma croix soit confite et mêlée.
Point de croix sans vous et Jésus!
Point de vous deux si la croix n'est de plus!

Une bonne fortune attendait Louis au sortir de l'hôpital. Grâce à une vertueuse dame, qui proposa de payer sa pension, il fut admis au second Séminaire de Saint-Sulpice. Sa réputation de sainteté l'y avait précédé. On l'y accueillit comme un ange de Dieu; le supérieur, M. Brenier, fit même à cette occasion réciter un *Te Deum* d'actions de grâces. C'était, en effet, une immense faveur que recevait en ce jour cette sainte maison, nul ne devant plus que Montfort l'illustrer par ses vertus et ses travaux.

Marie était-elle étrangère à cet événement? Le Bienheureux n'eut jamais de doute à cet égard. C'était sa bonne Mère qui l'avait attiré à Saint-Sulpice. Car là, elle était Reine et Maîtresse. Saint-Sulpice était son domaine, son royaume, depuis que M. Olier lui avait spécialement consacré, et en avait déposé les clés aux pieds de Notre-Dame de Chartres. La pensée de ce pieux fondateur était de former ses prêtres à l'école de Marie, et de les soumettre à sa direction maternelle, pour que, sous cette bénigne

influence, ils pussent grandir en Jésus-Christ et atteindre l'âge parfait. La divine Mère, par les mains de qui passent toutes les grâces du ciel, prendrait soin de ses enfants, comme de Jésus, son premier-né, les élèverait avec une tendre sollicitude, les préservant de tous les dangers, et leur ménageant tous les secours. Les séminaristes, de leur côté, devaient s'abandonner à la Sainte Vierge, se laisser façonner par elle, par conséquent, enlever tous les obstacles à ce divin travail. Souvent aussi, ils contemplerait l'intérieur de Jésus et de Marie, ils dirigeraient les regards de leur âme sur Jésus vivant en Marie, sur Marie vivant en Jésus, afin d'imiter ces deux parfaits modèles. De là cette belle prière que Montfort aimait tant et qu'il a mise en vers :

O Jésus vivant en Marie,
Venez vivre et régner en nous.
Imprimez en nous votre vie
Pour ne plus vivre que pour vous.

A la gloire de votre Père
En la vertu de votre Nom.
Régnez en nous, par votre Mère,
Sur la nature et le démon.

Saint-Sulpice était donc bien le terrain qui convenait à Louis-Marie pour produire des fruits suaves autant qu'abondants. Avec les écrits de M. Olier, dont la pensée-mère est l'union avec Marie, la Providence lui mit entre les mains le livre de M. Boudon, le *Traité du saint esclavage de l'admirable Mère de Dieu*. Montfort en savoura les pages, car elles lui retraçaient ses pensées et ses sentiments intimes. Ce livre enseignait que, pour mieux dépendre de Jésus, pour être plus intimement uni à Jésus, le chrétien doit se consacrer à Marie avec tout ce qu'il possède dans l'ordre de la nature et de la grâce, avec son

corps, son âme, ses biens intérieurs et extérieurs, tous ses mérites passés, présents et futurs. Quand on est ainsi devenu l'esclave d'amour de cette grande Reine, on ne doit plus agir que pour l'honorer et la servir; on ne doit plus vivre que de sa vie et travailler qu'à ses intentions. Cette heureuse découverte ravit de joie le Bienheureux, qui résolut d'en tirer avantage pour lui-même et pour les autres.

Ses lectures et ses études lui montrèrent l'esprit de cette dévotion enraciné dans l'Évangile, et la vie de Jésus-Christ, se perpétuant dans la vie et les écrits des Saints, remplissant les livres de plusieurs doctes et vertueux personnages de cette époque, tels que le cardinal de Bérulle, le P. de Condren, M. Olier, etc. Dans le plan divin, Montfort, héritier de leur doctrine, avait pour mission de la développer, de la dégager de ses obscurités et de la répandre sous une forme simple, claire, attrayante. Cette mission, il sut l'accomplir avec une admirable fidélité. Qu'on le suive dans ses missions, on le verra sans cesse préoccupé d'attirer les peuples à Marie, afin de les conduire par elle aux pieds de Jésus. « Pour que le règne de Jésus arrive, dit-il, il faut d'abord que le règne de Marie soit établi : *Ut adveniat regnum tuum, adveniat regnum Mariæ!* » Montfort fut l'apôtre de cette admirable dévotion par ses discours, par ses cantiques et ses écrits, surtout par le *Traité de la vraie dévotion à la Sainte Vierge*. Il continue à la propager par ses Congrégations, dont la piété envers Marie est la vie, l'esprit propre, et leur donne leur cachet spirituel.

Avant de la répandre dans le monde, le pieux séminariste la fit fleurir à Saint-Sulpice. Avec quelle ardeur il travaillait, autour de lui, à gagner des cœurs à sa Mère! Son plaisir, en récréation, était de s'entretenir de Marie,

et déjà ses paroles de feu la faisaient aimer davantage. Avec la permission des supérieurs, le saint esclavage fut établi au Séminaire ; mais, pour couper court à toutes les critiques, selon le conseil de M. Tronson, supérieur de Saint-Sulpice, ces mots de la formule de consécration : *esclaves de Marie*, furent changés en ceux-ci : *esclaves de Jésus en Marie*. Le Bienheureux obtint aussi de faire réciter aux séminaristes, non encore dans les Ordres, le petit psautier de saint Bonaventure « qu'il a fait en l'honneur de Marie et qui est si tendre et si dévot, qu'on ne peut le réciter sans être attendri » (1). Malgré sa pauvreté, il avait le talent de se procurer des images et des médailles de la Sainte Vierge, pour les répandre dans les deux Séminaires et au dehors.

Mais, si le zèle ardent de Montfort le portait à prêcher autour de lui le saint esclavage de Jésus en Marie, comment exprimer le saint empressement avec lequel il l'embrassa lui-même ! Avec quelle ferveur il se livra à cette auguste Maîtresse, dont l'amour avait soutenu et charmé les années de son enfance et de sa jeunesse ! Ce fut probablement la fête de l'Annonciation 1696 ou 1697 qui fut choisie pour cette mémorable consécration. Notre esprit aime à se reporter à ce jour béni, où le pieux lévite, à genoux devant l'autel de Marie, les yeux fixés sur sa bonne Mère, la remerciait de tant de bienfaits reçus, et, pour mieux lui témoigner son amour, se donnait à elle tout entier, sans réserve, sans partage, sans retour. Rarement consécration fut plus parfaite et plus fervente. Dans Montfort, Marie eut un esclave d'amour, toujours soumis, obéissant, désintéressé, qui, tenant à ce titre plus qu'à tous les honneurs du monde, ne signa plus désormais qu'*esclave de Jésus en Marie*. La Très Sainte Vierge, qui

(1) *Vraie dévotion*, p. 87.

ne se laisse pas vaincre en générosité, ne manqua pas de payer, en grâces de choix, l'amour et la piété de son serviteur. Un jour que, pour éprouver Montfort, on lui avait ôté une petite statue de Marie, qui ne le quittait jamais, il répondit qu'on n'arracherait pas l'image de sa Mère gravée dans son cœur. Peut-être, dès lors, jouissait-il de la présence de Marie dont il parle dans son cantique :

Voilà ce qu'on ne pourra croire,
Je la porte au milieu de moi,
Gravée avec des traits de gloire,
Quoique dans l'obscur de la foi.

Quoi qu'il en soit, il est visible que, en retour de sa parfaite consécration à Marie, il y eut en lui un épanouissement de grâce et de vertus. Son union à Jésus fut plus intime, plus constante : l'amour de la croix, marque de la vraie sainteté, ne fit que grandir et devint une passion. Voyant sa piété si tendre, les directeurs du Séminaire lui confièrent le soin de la chapelle de la Sainte Vierge, située derrière le chœur de Saint-Sulpice. Ils lui permirent aussi d'aller communier tous les samedis dans l'église de Notre-Dame, où, bien avant d'entrer dans les Ordres, il fit le vœu de perpétuelle chasteté.

Ce fut lui aussi qui, en compagnie d'un fervent séminariste, fut chargé de représenter le Séminaire aux pieds de Notre-Dame de Chartres. Pendant le voyage, ne pouvant contenir son zèle, le Bienheureux s'en allait dans les champs suggérer quelques bonnes pensées aux paysans de la Beauce. Arrivé au célèbre sanctuaire, ses yeux ne voulurent contempler autre chose. Le pieux pèlerin de Marie y demeura toute la journée à genoux, immobile, comme en extase. C'est à peine s'il sortit pour prendre quelque nourriture, se hâtant de regagner son poste d'honneur devant l'image de sa Mère.

On voit que ses maîtres avaient pour lui une profonde estime. Ce qui le prouve encore, ce sont les divers emplois qui lui furent confiés. On le chargea de la bibliothèque, de l'ordre des cérémonies, du soin de faire le catéchisme aux enfants du faubourg Saint-Germain; il s'acquitta avec un succès remarquable de ces importantes fonctions, surtout de la dernière. Ces pauvres petits ignorants, ordinairement si dissipés, étaient captivés par les paroles brûlantes du Bienheureux et l'écoutaient dans un religieux silence. C'est ce qu'attestèrent plusieurs séminaristes, venus pour rire de leur confrère; eux aussi durent subir l'influence de son éloquence et lui payer le tribut de leurs larmes.

Maîtres et élèves, à Saint-Sulpice, purent se convaincre que Marie communiquait son esprit à son serviteur et bénissait ses travaux. Bien que privé des leçons de Sorbonne, il n'en brilla pas moins dans une joute théologique sur la grâce, où il eut à soutenir les efforts combinés de ses condisciples. Aux arguments très forts, aux objections très difficiles, que ceux-ci proposaient pour l'embarrasser, il répondit avec sagesse et clarté. Non seulement, il expliqua les passages des Pères dont on se servait contre lui, mais il en cita un grand nombre d'autres en faveur de sa thèse, et força l'admiration de ses adversaires.

Le Bienheureux, dans son *Traité de la vraie dévotion*, nous dit que les serviteurs de Marie ont plus d'occasions de souffrir que les autres, mais souffrent avec plus de facilité, de mérite et de gloire, soutenus et encouragés qu'ils sont par leur douce Mère et Reine. Comme ces paroles s'appliquent bien à l'auteur du pieux *Traité*! Montfort s'était consacré spécialement à Marie, et, comme le premier-né de cette divine Mère, il est devenu une victime. Lui aussi a été un homme de douleurs, rassasié

d'opprobres, mais, avec quelle aisance il portait sa croix! Il pouvait dire avec l'Apôtre : *Je surabonde de joie au milieu de mes tribulations*. La croix avait pour lui tant de charmes que son cœur ne pouvait s'en passer.

Sa vie de missionnaire devait être une série de croix, c'est sur ce fondement inébranlable que devaient s'appuyer toutes ses œuvres. Dieu permit donc qu'au Séminaire, où son âme s'exerçait à toutes les vertus du ministère apostolique, le Bienheureux fût formé à la rude école de la douleur et fit son noviciat de l'épreuve. D'admirables exemples, la lecture des *Voies de la croix* de M. Boudon, les leçons intérieures de l'Esprit-Saint et de Marie, sa propre expérience, l'y avaient peu à peu préparé.

Le temps est venu pour lui d'entrer dans le creuset, d'où il sortira plus fort et plus pur. Dans son besoin de ressembler à Jésus crucifié, Montfort s'était souvent armé contre sa propre chair, mais les peines qui viennent de la part des autres, surtout de ceux qu'on respecte et qu'on aime, sont plus lourdes et plus cuisantes : c'est de ce côté qu'elles lui viendront, et, comme il arrive souvent, les dons extraordinaires, que Dieu lui avait faits, en seront le prétexte.

Son oraison si haute, son recueillement habituel, sa foi ardente, son union à Dieu, qui le faisaient vivre dans un autre monde, qui le rendaient indifférent à tout ce qui était terrestre et le portaient à tout braver, ses vertus poussées à un degré héroïque, donnaient à Montfort une physionomie spéciale. Plus il vivait parmi les hommes, moins il vivait comme les autres hommes : « enfin, il ne ressemblait à personne. »

On peut en dire autant de tous les saints. Qu'avec cela, il y eût certaines singularités dans cette riche nature, qu'habitué à vivre dans les régions supérieures de la foi,

il se mit, comme dit le P. Besnard, au-dessus de ce que, dans le monde, on appelle bienséances, et suivit seulement celles que sa foi ou sa charité lui prescrivait, on peut le croire sans peine. Mais il ne faudrait pas trop charger ces traits, sous peine d'avoir, non un portrait, mais une caricature. Peut-on prêter des manières si ridicules à ce séminariste qui brille dans ses études et ses emplois, à ce prêtre qui réussit dans les entreprises les plus hardies, se montre administrateur habile, gagne la sympathie, non seulement des peuples qu'il soulève, mais encore des prélats, des prêtres, des gentilshommes, des officiers, qui recherchent son amitié et lui demandent des conseils?

Dès l'arrivée de Montfort à Saint-Sulpice, ses directeurs avaient travaillé à réformer ce qu'ils trouvaient de singulier dans ses manières. Tant que vécut M. Bouin, l'épreuve fut supportable. Ce saint directeur avait su comprendre et apprécier son pénitent; à l'occasion, il prit sa défense, montrant que ses mortifications étaient sages, puisqu'elles étaient réglées par l'obéissance. M. Léchassier, son successeur, fut dérouté devant cette âme qui s'ouvrait à lui, et parut se trouver en pays inconnu. C'était un prêtre de beaucoup de vertu et de mérite, qui guidait avec sagesse dans les voies ordinaires de la piété. Mais, extrêmement prudent et réservé, il se défiait de tout ce qui sortait tant soit peu du commun. Craignait-il qu'il n'y eût dans son pénitent de l'hypocrisie ou au moins de l'amour-propre? Nous ne le saurions dire; ce qui est certain, c'est que le digne supérieur s'acharna contre Montfort, s'ingénia à l'humilier et à le contredire partout et à propos de tout.

Il y a deux manières de former Jésus dans les âmes, dit le Bienheureux, dans le *Traité de la vraie dévotion*; la première manière, qui est la plus douce et la plus facile, consiste à les jeter dans le moule divin des élus, qui s'appelle

Marie, et lui-même s'en servira toujours dans sa direction. La seconde est plus longue et plus périlleuse. Semblable à un sculpteur, qui d'un bloc de marbre veut faire une belle statue, le directeur, pour former l'image de Jésus, s'efforce d'enlever à l'âme ses aspérités, et frappe sans pitié, sans ménagement, donnant une infinité de coups. Ce fut cette dernière méthode que choisit M. Léchassier. Devant lui se trouvait une belle matière première. Il saisit hardiment le lourd marteau de la croix et le ciseau de l'humiliation, résolu à ne point épargner l'âme confiée à ses soins, jusqu'à ce qu'elle réalisât l'idéal qu'il avait conçu. Heureusement la matière, livrée à ses rudes mains, était solide; car elle eût pu être fortement endommagée. En voulant tuer le vieil homme, il était à craindre que le bon directeur n'estropiât l'homme nouveau. Le Bienheureux fut éprouvé de toutes les façons. Il se voyait refuser le lendemain ce qui lui avait été permis la veille. Son supérieur ne lui accordait rien qu'à contre-cœur, le rebuait sans cesse, lui faisait des réprimandes imméritées, enfin cherchait continuellement ce qui pouvait lui causer, quelque peine ou quelque confusion. Mais tant d'efforts n'aboutirent qu'à faire éclater la vertu du pieux séminariste. On ne put découvrir en lui ombre de révolte ou même de simple mécontentement. Après les reproches les plus sanglants, il allait à son directeur avec la confiance et la simplicité d'un enfant, lui ouvrait son cœur, le consultait en toutes choses.

M. Léchassier appela à son secours M. Brenier, homme d'un abord sévère, dont la présence seule effrayait et suffisait à ramener le bon ordre au Séminaire. Celui-ci attaqua Montfort surtout en récréation, se plaisant à blâmer ou à mal interpréter toutes ses actions. Les élèves eux-mêmes, forts de l'exemple de leurs maîtres, se crurent autorisés à

exercer sa vertu. Au milieu de cette persécution, Louis, pensant au divin Maître sur la croix, demeurait calme, doux envers tout le monde, gardait sa gaieté et son aisance habituelles. Loin de se relâcher et de se décourager, il vit, dans ses épreuves, un motif d'être plus étroitement uni à Dieu, de le prier avec plus de confiance.

Au bout de six mois, M. Brenier s'avouait vaincu. Pas plus que M. Léchassier, il n'avait aperçu rien de représentable dans la conduite de Montfort. Au fond, ces Messieurs l'estimaient, et l'auraient volontiers reçu dans leur Compagnie. Quand eut sonné pour lui l'heure de recevoir les saints Ordres, ils l'y appelèrent sans retard; ce fut même sur leur commandement exprès, que le saint lévite consentit à se charger du lourd fardeau de la prêtrise.

Du sein de cette violente tempête, où tant d'autres eussent été si vite désemparés, Louis-Marie ne perdit pas de vue *l'Étoile de la mer*, en qui son âme trouva lumière et courage. Si M. Léchassier n'avait pas su le jeter en Marie, *ce moule divin*, qui nous rend si promptement parfaits, le Bienheureux s'y était réfugié lui-même. Ce fut là, *dans ce divin oratoire, où l'on trouve toujours Jésus*, que, par la prière, le recueillement et surtout l'amour, il se disposa au sacerdoce, par lequel il allait devenir un autre Christ.

Il fut ordonné prêtre, le 5 juin 1700, par Mgr de Flamanville, que le cardinal de Noailles avait délégué à cet effet. Pour remercier Dieu de cette grâce immense, il passa le reste de la journée devant le Saint-Sacrement, et consacra plusieurs autres jours à la préparation de sa première messe. Marie avait été continuellement présente à la pensée du saint lévite pendant l'ordination; elle lui avait communiqué les dispositions nécessaires pour devenir un digne ministre du Très-Haut; elle ne fut point oubliée au

moment béni où il offrit pour la première fois l'auguste Sacrifice. Ce fut l'autel de la Sainte Vierge, en l'église Saint-Sulpice, qui fut choisi pour cette mémorable circonstance. « J'assistai à cette messe, dit M. Blain; j'y vis un homme comme un ange à l'autel, et son air angélique frappa tous les assistants, qui en furent extrêmement touchés. »

Cette dévotion, le Bienheureux la conservera tout le cours de sa vie. Sans jamais omettre de dire la Sainte Messe, il s'acquittera toujours de cette divine fonction avec une remarquable ferveur. C'est que là surtout, il se souviendra qu'il appartient tout entier à Marie, qu'il doit agir par elle et pour elle. Comme saint Jean au Calvaire, Montfort s'unira au Cœur de sa divine Mère, s'associera aux sentiments de confiance, de respect, d'amour qu'elle offrait à Jésus expirant. A cause de cela, les peuples verront toujours en lui un ange à l'autel, et le ciel le favorisera de grâces singulières pendant le Saint Sacrifice. « Parfois, dit le P. Besnard, il répandait des torrents de larmes, parfois il n'était pas reconnaissable, son visage se couvrant alors d'une rougeur extraordinaire, et paraissant presque lumineux. On se rendait en foule pour entendre sa messe, et on envoyait le bonheur de la servir. Enfin, la dévotion, la ferveur, la dignité avec lesquelles il traitait le Sacrement auguste, concouraient à en affermir la créance et en devenaient comme un argument de crédibilité. »